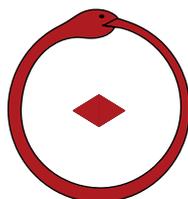
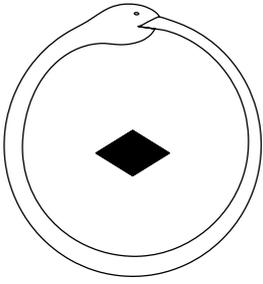


LETTRE DU CHEF SEATTLE
COMMENTÉE
PAR AILTON KRENAK





LETTRE DU CHEF SEATTLE

Certains doutent de l'identité de l'auteur de la « Lettre du chef Seattle ». D'autres cherchent des preuves et des évidences de l'écriture originale ainsi que d'éventuelles transformations du texte au fil du temps. Nous préférons adopter un point de vue différent. Même si elle n'a pas été prononcée par lui, c'est sous la forme de la « Lettre du chef Seattle » que cette pensée, inspiratrice du mouvement écologique indigène, a été révélée au monde entier. Comment ne pas admirer la forme sous laquelle le rêve d'un grand chef Duwamish se manifeste ?

Nous présentons ici deux versions, ainsi que la transcription du commentaire apporté par Ailton Krenak lors d'une conférence organisée par Selva-gem, cycles d'étude sur la vie, au Théâtre du Jardin botanique de Rio de Janeiro en 2019.

1.

« Le président à Washington nous fait savoir qu'il souhaite acheter notre terre. Mais comment pouvez-vous acheter ou vendre le ciel ? La terre ? L'idée nous est étrange. Puisque nous ne possédons ni la fraîcheur de l'air ni le scintillement de l'eau, comment pouvez-vous les acheter ?

Pour mon peuple, tout endroit de la terre est sacré. Chaque aiguille de pin brillante, chaque bande de sable, chaque brume dans l'obscurité des bois, chaque prairie, chaque insecte bourdonnant. Tous sont sacrés, dans la mémoire et dans l'expérience de mon peuple.

Nous connaissons la sève qui coule au creux des arbres autant que le sang qui circule dans nos veines. Nous faisons partie de la terre et elle fait partie de nous. Les fleurs parfumées sont nos sœurs. L'ours, le cerf et le grand aigle sont nos frères. Les crêtes rocheuses, la rosée dans la prairie, la chaleur corporelle du poney et l'être humain, tout appartient à la même famille.

Les eaux brillantes qui voyagent dans les courants et les rivières ne sont pas uniquement de l'eau, mais le sang de nos ancêtres. Si nous vous

vendons notre terre, souvenez-vous qu'elle est sacrée. Chaque reflet scintillant dans les eaux claires des lacs raconte des épisodes et des souvenirs de la vie de mon peuple. Le murmure de l'eau, c'est la voix du père de mon père. Les fleuves sont nos frères. Ils étanchent notre soif. Ils portent nos canoës et nourrissent nos enfants. Vous devez donc traiter les fleuves avec la même gentillesse que vous adresseriez à un frère.

Si nous vous vendons notre terre, souvenez-vous que l'air est précieux pour nous, que l'air partage son esprit avec toute la vie qu'il maintient. Le vent qui a donné son premier souffle à notre grand-père a également reçu son dernier soupir. Le vent apporte aussi l'esprit de vie à nos enfants. C'est pourquoi, si nous vous vendons notre terre, vous devrez la garder à part et sacrée, comme un endroit où l'être humain peut aller savourer le goût du vent adouci par les fleurs de la prairie.

Enseignerez-vous à vos enfants ce que nous avons appris aux nôtres ? Que la terre est notre mère ? Ce qu'il advient à la terre advient à tous ses enfants. Ce que nous savons, c'est que la terre n'appartient pas à l'être humain, l'être humain appartient à la terre. Toutes les choses sont liées comme le sang qui nous unit tous. L'être humain n'a pas tissé la toile de la vie, il n'en est qu'un simple fil. Et quoi qu'il fasse à la toile, il le fait à lui-même. Ce que nous savons, c'est que notre Dieu est aussi votre Dieu. La terre lui est précieuse et blesser la terre revient à mépriser son créateur.

Votre avenir reste un mystère pour nous. Qu'arrivera-t-il quand tous les bisons auront été massacrés ? Les chevaux sauvages domptés ? Qu'arrivera-t-il quand les recoins secrets de la forêt se seront chargés de l'odeur de tant d'humains et que la vue des sages collines sera brouillée par des fils qui parlent ? Où sera passé le bosquet ? Disparu ! Où sera passé l'aigle ? Disparu ! Et pourquoi dire adieu au poney agile pour aller chasser ensuite ? La fin de la vie et le début de la survie.

Quand le dernier Peau-Rouge et cette nature sauvage auront disparu et que sa mémoire ne sera plus que l'ombre d'un nuage se déplaçant sur la plaine, ces rivages et ces forêts seront-elles encore là ? Restera-t-il encore un peu de l'esprit de mon peuple ?

Nous aimons cette terre comme un nouveau-né aime le battement de cœur de sa mère. Alors, si nous vous vendons notre terre, aimez-la comme nous l'avons aimée. Prenez en soin, comme nous l'avons fait.

Gardez à l'esprit la mémoire de la terre telle que vous la recevez. Protégez la terre pour tous les enfants, et aimez-la, comme Dieu nous aime.

Puisque nous faisons partie de la terre, vous aussi en faites partie. Cette terre est précieuse pour nous. Elle est aussi précieuse pour vous. Nous savons une chose : il n'y a qu'un seul Dieu. Aucun homme, qu'il soit Peau-Rouge ou Blanc, ne peut être tenu à l'écart. Nous SOMMES tous des frères, après tout. »

2.

« LE GRAND CHEF à Washington nous fait savoir qu'il souhaite acheter notre terre. Le Grand Chef nous envoie aussi ses bons mots d'amitié et de bonne volonté. C'est aimable de sa part, car nous savons bien qu'il a peu besoin de notre amitié en retour. Mais nous allons considérer votre offre, car de ce que nous savons, si nous ne le faisons pas, l'homme blanc risque de venir armé pour prendre notre terre. Vous pouvez compter sur la parole du Chef Seattle autant que nos frères blancs peuvent compter sur le retour des saisons. Mes mots sont comme les étoiles, ils ne s'éteignent jamais.

Comment pouvez-vous acheter ou vendre le ciel, la chaleur de la terre ? L'idée nous est étrange. Puisque nous ne possédons ni la fraîcheur de l'air ni le scintillement de l'eau. Comment pouvez-vous nous les acheter ? Nous déciderons à notre rythme. Pour mon peuple, tout endroit de la terre est sacré. Chaque aiguille de pin brillante, chaque bande de sable, chaque brume dans l'obscurité des bois, chaque clairière, chaque insecte bourdonnant est sacré dans la mémoire et dans l'expérience de mon peuple.

Nous savons que l'homme blanc ne comprend pas nos manières. Pour lui, une portion de terre est identique à la suivante, il est tel un inconnu qui vient la nuit et prend à la terre ce dont il a besoin. La terre n'est pas sa sœur, mais son ennemie, et une fois qu'il l'a conquise, il s'en va. Il y laisse la tombe de son père et oublie le droit du sol de ses enfants. La vue de vos villes blesse les yeux du Peau-Rouge. Mais peut-être est-ce parce que le Peau-Rouge est un sauvage et ne comprend pas.

Il n'y a pas de lieu calme dans les villes de l'homme blanc. Il n'y a pas d'endroit où écouter les feuilles du printemps ou le bruissement d'ailes

d'un insecte. Mais peut-être car je suis un sauvage, je ne comprend pas, le vacarme semble seulement insulter les oreilles. Et qu'est-ce que la vie si un homme ne peut pas écouter le joli chant de l'engoulevent ou les bavardages des grenouilles autour d'une mare la nuit ? L'Indien préfère le doux son du vent lui-même nettoyé par une pluie de mi-journée ou parfumé par un pin à pignons : l'air est précieux pour le Peau-Rouge. Car toutes les choses partagent le même souffle : les animaux, les arbres et l'Homme. L'homme blanc ne semble pas remarquer l'air qu'il respire. Tel un homme mourant depuis des jours, il ne sent pas l'odeur fétide.

Si je décide d'accepter, ce sera à une condition. L'homme blanc devra traiter les animaux de cette terre comme ses frères. Je suis un sauvage et je ne comprends que cela. J'ai vu des milliers de bisons en putréfaction dans les plaines, laissés là par l'homme blanc qui les avait abattus depuis un train. Je suis un sauvage et je ne comprends pas comment le cheval de fer fumant peut être plus important que le bison que nous ne tuons que pour rester en vie. Qu'est l'homme sans les animaux ? Si tous les animaux disparaissaient, les hommes mourraient d'une grande solitude d'esprit, car tout ce qui arrive aux animaux arrive aussi à l'Homme.

Toutes les choses sont connectées. Ce qui arrive à la terre arrive aux fils de la terre.

Nos enfants ont vu leurs pères humiliés par la défaite. Nos guerriers ont ressenti de la honte. Et après la défaite, leurs journées sont oisives et ils empoisonnent leurs corps de nourriture sucrée et de boissons fortes. Peu importe où nous passerons nos derniers jours, il en reste peu. Encore quelques heures, encore quelques hivers et il ne restera plus aucun des enfants des grandes tribus qui ont un jour vécu sur cette terre ou rôdé en petits groupes dans les bois pour pleurer sur les sépultures de ces peuples qui ont, un jour, été aussi puissants et remplis d'espoir que les vôtres.

Nous savons une chose que l'homme blanc découvrira peut-être un jour. Notre Dieu est le même que le vôtre. Vous pensez peut-être que vous le possédez comme vous voulez posséder notre terre, mais vous ne le pouvez pas. Il est le Corps de l'Homme et sa miséricorde est la même pour le Peau-Rouge et pour l'homme blanc. Cette terre lui est précieuse et blesser la terre revient à mépriser son Créateur. Les blancs,

aussi, passeront. Peut-être plus vite que d'autres peuples. Continuez à contaminer votre lit et vous étoufferez une nuit sous vos propres déchets. Quand tous les bisons auront été massacrés, tous les chevaux sauvages auront été domptés, quand les recoins secrets de la forêt se seront tous chargés de l'odeur de tant d'hommes et la vue des sages collines sera brouillée par les fils qui parlent, où sera le bosquet ? Disparu. Où sera passé l'aigle ? Disparu. Et pourquoi dire adieu au poney agile pour aller chasser ensuite ? La fin de la vie et le début de la survie.

Nous pourrions comprendre si nous savions de quoi l'homme blanc rêve, quels espoirs il décrit à ses enfants pendant les longues soirées d'hiver, quels songes il fait naître dans leurs esprits afin qu'ils rêvent de demain. Mais nous sommes des sauvages. Les rêves de l'homme blanc nous sont cachés. Et parce qu'ils sont cachés, nous allons faire à notre manière. Si nous acceptons, ce sera pour nous assurer d'obtenir le statut de réserve que vous avez promis.

Là peut-être nous pourrions vivre nos courtes journées comme nous l'entendons. Quand le dernier Peau-Rouge aura disparu de la terre et que la mémoire ne sera plus que l'ombre d'un nuage passant sur la plaine, ces rivages et ces forêts contiendront toujours l'esprit de mon peuple, car ils aiment cette terre comme le nouveau-né aime le battement de cœur de sa mère. Si nous vous vendons notre terre, aimez-la comme nous l'avons aimée. Prenez-en soin comme nous en avons pris soin. Gardez en mémoire comment était cette terre quand vous l'avez reçue. Et de toutes vos forces, de toute votre puissance et de tout votre cœur, protégez-la pour vos enfants et aimez-la comme Dieu nous aime tous. Il y a une chose que nous savons : nous avons le même Dieu. Cette terre lui est précieuse. Et même l'homme blanc n'échappera pas au destin commun. »

À PROPOS DU CHEF SEATTLE ET DE DAVI KOPENAWA

Ailton Krenak

Je repensais à l'instant à la production de nos déchets. Pour simplifier : de nos détritits. D'après deux penseurs indigènes, assez éloignés dans le temps, l'un en 1860/1870 et l'autre à la fin du 20e siècle.

Le premier est un texte qui est attribué à un discours du chef Seattle, au moment où il reçoit un émissaire et une armée, envoyés par le gouvernement de Washington afin d'ordonner au peuple *Duwamish* de quitter la côte Pacifique, parce qu'ils allaient occuper ce territoire. Le général s'approche du chef Seattle et lui dit : « Nous sommes venus acheter vos terres. Le chef de Washington nous a ordonné d'acheter votre terre. » Il répond alors : « Nous ne pouvons pas vendre cette terre. Nous n'avons pas la propriété de cette terre. Quand vous mourrez, vous serez enterré ici. Pourquoi prétendez-vous donc être le propriétaire de cette terre ? » Tout en continuant de s'adresser au général, le Chef Seattle lui dit : « Vous prendrez certainement cet endroit et vos enfants l'occuperont. Apprenez à vos enfants à marcher doucement sur la terre. Si vous continuez au même rythme que celui que vous prenez, vous produirez tellement de détritits que, dans quelque temps, vous succomberez, vous mourrez sous ces détritits. Vous mourrez sous votre vomi, sous tous vos déchets. » C'était en 1865...

À la fin du 20e siècle, notre cher ami Davi Yanomami, dans ses conversations avec Bruce Albert, disait que le monde blanc, l'Occident, l'homme technologique, les humains utilisant la technologie, étaient en train de remplir la terre de déchets. J'ai rencontré Davi pour la première fois en 1985. Je suis allé lui rendre visite dans la forêt. Il m'a demandé : « Est-ce vrai que les Blancs sont nombreux ? » Je me suis alors demandé comment répondre à la question de mon ami, car je sais que, pour les *Yanomami*, « beaucoup », c'est tout ce qui est supérieur à sept, huit, dix. Beaucoup. Les choses qui peuvent être comptées sur les doigts d'une main, c'est déjà « beaucoup ». Je me suis dit : « Je ne peux pas lui faire croire que les humains sont comptabilisables sur leurs doigts. » Mais je ne voulais pas non plus l'effrayer. Alors, je me suis dit : « Je ne peux pas le

laisser se méprendre sur ce point ». J'ai dit à Davi Yanomami : « Regarde, les blancs sont aussi nombreux que les étoiles dans le ciel, que le sable des plages, des *igarapé*¹, des rivières, ils sont aussi nombreux que cela ». Il a eu très peur. Alors Davi Yanomami m'a demandé : « Et qu'est-ce qu'ils mangent ? » Alors j'ai répondu : « Et bien, ils mangent tout. Ils mangent les arbres. Ils mangent les rochers. Ils mangent les rivières. Ils mangent tout, tout. Toute cette forêt, ils la mangent. » Il a eu encore plus peur. Et il m'a demandé : « Et où est-ce qu'ils chient ? » J'ai dit : « Ils chient sur le monde. »

De fait, j'ai apprécié ce qu'ont dit Fabio (Scarano) et Dorion (Sagan). Ils ont expliqué que les organismes actifs produisent d'autres matières, d'autres matériaux. Et, dans notre cas, celui de cette humanité incontrôlée sur la planète... Je fais parfois attention à ne pas mentionner cette observation, celle de l'explosion démographique en cours sur Terre parce que, surtout au cours du 20e siècle, ce genre d'observation a parfois été considérée comme une observation réactionnaire et élitiste. Cela sous-entendant que seuls certains pouvaient se reproduire tandis que les autres devaient rester comme ce prêtre, là dans l'ascenseur, « qui a le métabolisme, mais qui ne se reproduit pas ». L'histoire qu'il a raconté à propos de l'ascenseur², [à propos de la production de matières nouvelles qui n'ont rien à faire dans certains milieux... Les questions posées par Davi Yanomami continuent de guider mes observations concernant cette immense population que nous constituons sur la planète. Partout, nous produisons suffisamment de détritiques pour qu'ils nous ensevelissent tout entier. Nous produisons bien plus que ce qui est visible. Si la population de la planète a doublé depuis notre naissance, et bien c'est scandaleux. L'idée selon laquelle le progrès, la Révolution verte et tout le système médico-pharmaceutique qui est utilisé pour prolonger la vie, pour allonger l'expérience d'être en vie, est sans doute davantage motivée par la peur de ne pas savoir ce qu'est vivre et ce qui vient après avoir vécu,

1. Canal naturel des eaux amazoniennes, étroit et navigable par de petits bateaux, généralement un affluent de rivières plus importantes.

2. Voir page 8 du livret « Certaines choses que j'ai apprises de Lynn Margulis » de Dorion Sagan, avec le discours présenté dans le cercle de conversation de la Biosphère lors de l'événement *Selvagem, cycle d'études sur la vie*, au Théâtre du Jardin botanique de Rio de Janeiro, le 13 novembre 2019.

qu'une réelle expérience créative en dialogue avec d'autres êtres vivants. Comme si nous étions les seuls organismes ayant pour objectif de continuer à exister et que les autres, nous les mangions, comme les arbres, par exemple. Pour le chaman *Yanomami*, l'idée d'une humanité qui mange la forêt est tellement monstrueuse qu'elle est comparable à un épisode du récit des *Yanomami* sur l'origine du monde. Il s'agit du moment où des humains curieux transpercent la terre et réveillent à l'intérieur du corps de la terre des matériaux transformés, qui étaient stables à l'intérieur et qui, à l'extérieur, sont devenus du poison. Il existe un mot *yanomami* : « *xawara* ». *Xawara*, c'est un déséquilibre, mais au-delà du déséquilibre écologique, cela parle d'un déséquilibre des champs d'énergie, dans tous les sens du terme. Et les chamans *Yanomami* travaillent tout le temps avec cette image, celle de soulever le ciel, précisément pour éviter que la chaleur excessive de notre activité ne brûle la poitrine du ciel. C'est une image très didactique, je trouve. Parce que si le ciel est assez sensible pour être affecté par la chaleur que nous produisons ici, d'être perforé, de « percer le ciel »... C'est effectivement une observation très courante dans plusieurs récits. Le chef Seattle a averti le général américain et nous continuons à alerter nos voisins du fait que le travail effectué par la forêt de régénérer, de refroidir l'organisme qu'est la Terre, est perçue comme une observation « animiste », naïve. Un peu comme si on disait : « non, non, ce n'est pas un problème, on enlève la forêt et puis on refroidira tout ça après, d'une autre manière. »

Cela correspond à cette idée que la technologie peut toujours répondre à notre prochaine question. Mais nous devrions avoir la possibilité de relativiser la capacité des technologies à répondre à tout. D'autant plus, en considérant que la plupart du développement vécu par l'humanité et soutenu par la technologie, le progrès de cette dernière a produit beaucoup, beaucoup, beaucoup de chaleur et beaucoup, beaucoup, beaucoup de déchets sur la planète. Et on va devoir s'occuper de ça. On ne va pas envoyer cela dans l'espace. Peut-être que certains d'entre nous pourront faire cet incroyable voyage vers d'autres planètes, mais nous ne pourrions probablement pas emporter les déchets que nous produisons avec nous. Ce n'est pas comme quand on se promène au parc, quand ils nous disent « ramenez vos déchets avec vous ». Mais dans ce

voyage-là, on ne pourra pas prendre nos déchets avec nous. C'est une question, c'est une « pierre sur le chemin », comme disait Carlos Drummond de Andrade.

CHEFE SEALTH (1768 – 1866), connu aujourd’hui sous le nom de chef Seattle, était un des chefs du peuple Duwamish et vivait sur les îles de l’estuaire de Puget Sound, où se trouve aujourd’hui l’État de Washington aux États-Unis. On pense que son discours aurait été prononcé en décembre 1854.

AILTON KRENAK penseur et environnementaliste, Ailton Krenak est l’une des principales voix du savoir indigène. Il a créé, avec Dantes Editora, *Selvagem - cycle d’études sur la vie*. Il vit dans l’aldeia Krenak, sur les rives du Rio Doce, dans l’État du Minas Gerais. Il est l’auteur des livres *Idées pour retarder la fin du monde* (Dehors Eds, 2020) et *A Vida Não é Útil* [La vie n’est pas utile] (Companhia das Letras, 2020).

DAVI KOPENAWA YANOMAMI est un écrivain, un chaman et un leader politique Yanomami. Il est actuellement président de la Hutukara Associação Yanomami, une association indigène d’entraide et d’ethno-développement. Auteur du livre *La chute du ciel* (Terre Humaine, 2010), il a reçu des prix tels que le Global 500 de l’ONU en 1988, le Right Livelihood, considéré comme le Nobel alternatif, en 1989 ainsi que l’Ordre de Rio Branco en 1999. Il a obtenu l’homologation de la Terre Indigène Yanomani lors de l’Eco-92.

REMERCIEMENTS

Institut Climat et Société
Conservation Internationale Brésil

La production éditoriale des Cahiers Selvagem est réalisée collectivement avec la communauté Selvagem. La coordination éditoriale est faite par Mariana Rotili et la mise en page a été faite par Isabelle Passos. Pour la version française, nous remercions Luisa Morais, Anne-Claire Ronsin et Janice Figueiredo.

Les sources sont : [California State University, Northridge](#) et [Context Institute](#).

La photo du chef Seattle est sur [wikipedia](#). La photo d’Ailton Krenak est de Pauline Deschamps, en 2019.

Plus d’informations sur [selvagemciclo.com.br](#)

Merci beaucoup ;)

LUISA MORAIS

Luisa a grandi dans la ville de Minas Novas, située dans la Vallée do Jequitinhonha, dans un paysage de brousse, d'objets faits en argile et de cérémonies au son du tambour. Pour réussir ses études universitaires, elle a dû déménager à Belo Horizonte, où elle a obtenu une licence de portugais-français à l'Université Fédérale du Minas Gerais. Actuellement, Luisa travaille comme traductrice et enseignante FLE.

ANNE-CLAIRE RONSIN

Anne-Claire a grandi en France, beaucoup voyagé, étudié le théâtre, en France, au Canada et à l'Université de São Paulo puis la traduction. Elle travaille aujourd'hui dans le domaine des arts scéniques et de la traduction littéraire et vit actuellement à Rennes.

JANICE FIGUEIREDO

Brésilienne qui a vécu aux États-Unis, en France et en Équateur, elle vit actuellement à Rio de Janeiro, où elle se dédie à l'étude des cultures et langues du monde, à la musique (composition), et à l'audiovisuel (études). Elle a travaillé avec des communautés autochtones en Équateur et est fascinée par les savoirs traditionnels et ancestraux.